

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 61 (1988)

Heft: 10

Artikel: Formes urbaines : un langage de références

Autor: Quincerot, Richard / Chappuis, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FORMES URBAINES: UN LANGAGE DE RÉFÉRENCES

Nous rêvons d'un urbanisme qui favorise la communication entre les citoyens et les techniciens sur la question des formes à donner aux aménagements urbains. Ce n'était pas le rêve des urbanistes de l'après-guerre: convaincus de la supériorité

“ Il nous appartient d'inventer un *urbanisme de communication* qui permette des échanges simples, fiables et opératoires entre les techniciens et les décideurs non professionnels. ”

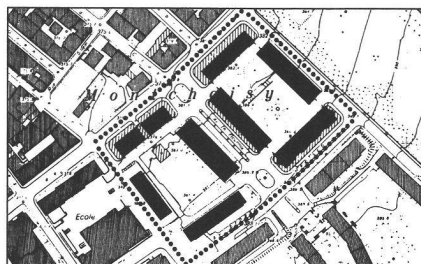
des « cités nouvelles » sur toute autre forme d'aménagement, ils s'étaient efforcés d'imposer le nouvel espace moderne en le présentant comme nécessaire et « rationnel ». Cette période est révolue. D'une part, les professionnels ont perdu leurs certitudes: l'unanimité sur le modèle moderne a laissé la place à un éclectisme architectural et urbanistique. D'autre part, la cité revendique de

normes ORL mises au point pendant les années 60 ont perdu aujourd'hui beaucoup de leur crédibilité.¹ D'autres méthodes doivent les remplacer: il nous appartient d'inventer un *urbanisme de communication* qui permette des échanges simples, fiables et opératoires entre les techniciens et les décideurs non professionnels.

Des références comme langage

Grâce à l'aide du Département des travaux publics de Genève,² puis à celle du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNRS),³ nous avons pu développer une méthode de communication opératoire à l'échelle réputée abstraite du *plan de masse*, où sont traités les plans localisés de quartier. L'idée de base⁴ est que la ville existante est le meilleur langage disponible pour parler de la ville à venir. Par exemple, le chiffre de densité très abstrait de 1.9 est compréhensible par tous les Genevois si l'on précise que c'est la densité des squares de Montchoisy, dans le quartier des Eaux-Vives (ill. 1). Ou encore, il est possible de discuter avec tout un chacun des alternatives morphologiques possibles pour une densité de 1.2, si l'on montre que cette densité est réalisée par les ensembles modernes d'habitation (ill. 2), mais tout aussi bien par les îlots traditionnels de Carouge (ill. 3), le quartier du XIX^e siècle des Tranchées (ill. 4) ou les formes contemporaines d'habitat groupé à bas gabarit (ill. 5).⁵

Des références urbaines reconnaissables fonctionnent spontanément comme un patrimoine d'images partagées par l'ensemble de la collectivité. Désignées par des noms usuels, visitables sur place, elles participent d'un imaginaire urbain,



III. 1 — Montchoisy, Genève
(M. Braillard).
Une densité générale de 1.9.

plus en plus le pouvoir de décider elle-même des formes de son urbanisation: avec la multiplication des initiatives, des référendums, des procédures de participation, les techniciens ont manifestement perdu le monopole du discours légitime sur la ville à venir.

Hier, sûr de détenir les clefs de l'avenir, l'urbaniste doit aujourd'hui dialoguer, composer avec autrui. Cela suppose un changement d'identité professionnelle: l'urbaniste n'est plus celui qui sait quelle est la « bonne ville » à la place de la cité, mais celui qui met ses compétences techniques au service des désirs de ville des citoyens. Ce changement de rôle est aussi un défi technique. Bien des méthodes léguées par l'urbanisme de l'après-guerre sont devenues périmées: ainsi les

¹ Les normes d'urbanisme disponibles au niveau national ont été mises au point et publiées par l'Orts- und Regional-Landesplanung (ETH-Zürich) pendant les années 60-70. Elles n'ont pas été réactualisées, et appartiennent désormais au passé: il serait d'ailleurs important d'établir un bilan et une histoire dépassionnés, pour faire la part des normes qui étaient liées à la promotion du modèle moderne, et des normes toujours valides aujourd'hui.

² Département des travaux publics et CETAT-Université de Genève, *Indicateurs morphologiques pour l'aménagement*, deux volumes et un poster, Genève, Département des travaux publics, 1986. La publication a été soutenue par une exposition publique dans le hall du Département (février-mars 1987), suivie avec attention par la presse locale.

³ Richard Quincérot et Jacques Moglia, sous la direction des professeurs Jacques Vicari et Laurent Bridel, *Morphologie urbaine, indicateurs quantitatifs de 59 formes urbaines choisies dans les villes suisses*, rapport scientifique de la recherche FNRS 1.753-0.83, Genève, CETAT-EAUG, 1986; publication en cours.

⁴ Nous nous sommes très largement inspirés de la recherche inaugurale de Gérard Bauer, *La morphologie architecturale à l'échelle du plan de masse*, Paris, AREA-CORDA, 1977.

⁵ La question d'un tel choix n'a pas été posée à l'époque de la construction des « cités nouvelles » à Genève. Gageons qu'aujourd'hui de telles alternatives ne laisseraient personne indifférent, et que les préférences n'iraient pas au modèle moderne aussi automatiquement que pendant les années 60.

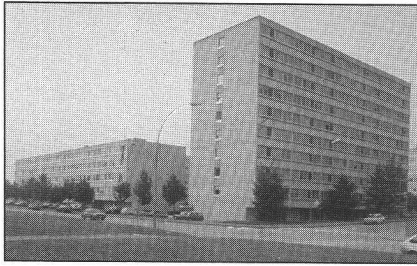
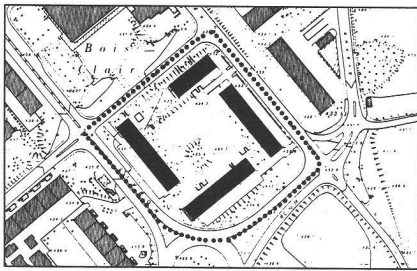
d'une «culture commune» de la ville, qui peut être la base d'un langage d'intercompréhension entre techniciens et profanes. Ces références peuvent devenir un outil opératoire en aménagement, pourvu que l'on réunisse une information tech-

Architecture

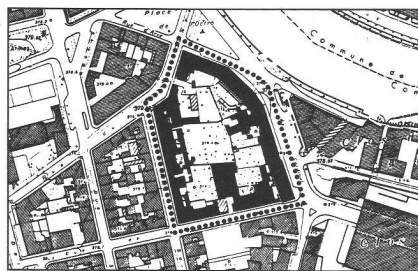
— D'autre part, il fallait un corpus de références assez diverses pour intéresser un projet quelconque sur la ville, et pas seulement un type d'urbanisation. L'étude genevoise a porté sur 50 périmètres bâtis allant de la vieille ville aux ensembles modernes d'habitation en passant

“ La ville existante est le meilleur langage disponible pour parler de la ville à venir. ”

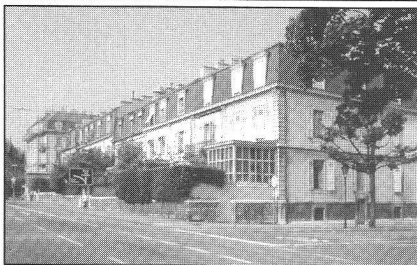
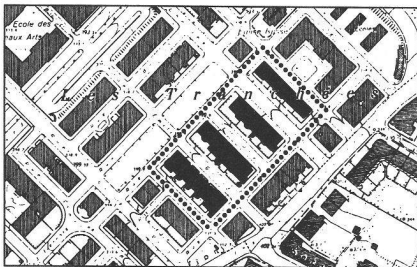
par les villages traditionnels, les quartiers du XIX^e siècle, les ensembles de l'entre-deux-guerres, etc. (ill. 6). Pour la recherche FNRS, la même démarche a conduit à réunir un corpus



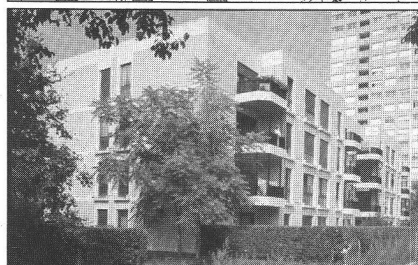
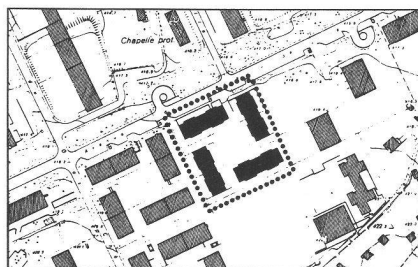
Ill. 2 — Meyrin, Livron
(densité générale 1.3).



Ill. 3 — Vieux-Carouge, Octroi
(densité générale 1.1).



Ill. 4 — Tranchées, Genève
(densité générale 1.1).



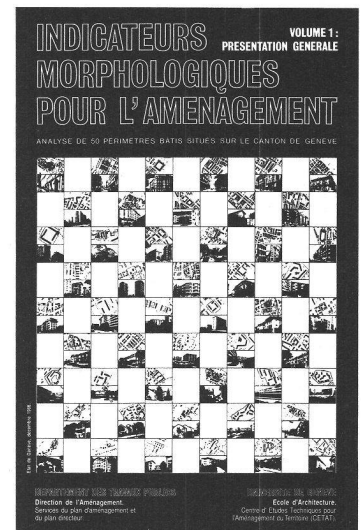
Ill. 5 — Onex, Communailles (arch. Maurice, Parmelin et coll.). Densité générale 1.2.

nique maîtrisable et un corpus suffisamment divers pour informer de tous les problèmes d'aménagement contemporains.¹

Deux corpus

Deux corpus de données urbaines ont été constitués, l'un pour Genève, l'autre pour les villes suisses.

— D'une part, des formes urbaines existantes ont été décrites à l'aide de chiffres précis établis selon des bases comparables.² Ignorant quels chiffres étaient les plus pertinents, nous avons multiplié les mesures sur la densité, les espaces verts, la voirie, les volumes, les parkings, etc. Ces *indicateurs morphologiques* sont le volet technique de l'information: ils fournissent aux professionnels une large palette de données chiffrées comparables, facilitant la maîtrise des projets de plans de masse en fonction de l'évolution des processus de décision.



Ill. 6 — Couverture de l'ouvrage.

de 59 formes bâties choisies dans les villes suisses.³ D'autres corpus pourront être ajoutés ultérieurement, alimentant ce qui pourrait devenir une base de données précises et complexes pour l'aménagement.

Trois remarques

Renonçant à aborder les méthodes techniques de collecte et d'exploitation des données,⁴ nous

¹ Les données comparatives disponibles jusqu'à présent ne portaient que sur un type de forme urbaine, le plus souvent les tours et les barres du mouvement moderne (voir par exemple «Consommation d'espace par l'habitat et les équipements», *Cahiers de l'IAURP* 1974, ou Martin Steiger et Rudolf Studeli, *L'indice d'utilisation*, Mémoire de l'ASPAN N° 17, 1974). Une information aussi partielle est évidemment insuffisante dans la conjoncture actuelle, beaucoup plus ouverte.

² Le problème de base de toute quantification en urbanisme est la mise au point d'un principe de découpage homogène, permettant de parvenir à des chiffres comparables. Cette exigence a conduit notamment à écarter la notion «d'indice d'utilisation du sol», qui est établie par rapport à un découpage parcellaire aux variations considérables d'un type de forme à l'autre, et à établir des indices de densité plus homogènes.

³ Pour des raisons de motivations et de méthodes, les deux recherches ont exclu les zones d'habitat de faible densité.

⁴ Voir le protocole des mesures et l'utilisation d'une analyse en composantes principales dans les publications citées.

nous limiterons à présenter trois séries de remarques.

a) Densités (ill. 7)

Les deux recherches confirment ce que tout le monde savait, mais sans disposer de données quantifiées: Genève est plus dense que les autres villes suisses.¹ Avec une densité de 3.3, la vieille ville de Genève est de loin la forme bâtie la plus dense en Suisse, la vieille ville de Berne venant ensuite avec une densité de 2.8 seulement. Et de manière générale, les plans de masse genevois sont plus denses que leurs homologues des au-

Malgré cette divergence, on retrouve dans les deux corpus un seuil de densités commun situé vers 1.2, qui oppose généralement les quartiers de centre-ville (plus denses) aux quartiers périphériques (moins denses). On se souvient que la densité de 1.2 a longtemps été considérée par les urbanistes modernes comme un maximum tolérable pour l'habitation.⁵ En fait, bien des formes urbaines dépassent ce seuil fatidique, qu'il faudrait plutôt considérer comme un minimum nécessaire pour atteindre un caractère d'urbanité. Entre 1.2 et 2 de densité, voire 2.5 à Genève, il existe une grande diversité de formes urbaines que leurs habitants semblent loin de juger inhabitables. Enfin, loin de se réduire aux tours et aux barres de l'urbanisme moderne, c'est autour de ce seuil 1.2 que l'on rencontre la plus grande diversité de formes urbaines, c'est-à-dire la plus large palette de choix possible.

b) Les espaces verts

La comparaison de formes urbaines anciennes et modernes met en évidence une divergence radicale entre deux présences de la nature en ville. Dans la cité nouvelle d'Onex, en périphérie de Genève (ill. 8), les pelouses et espaces verts occupent plus de la moitié du sol (58%). Au contraire, dans l'îlot très dense⁶ du square du Mont-Blanc (ill. 9), le très beau jardin central n'occupe que 11% de la surface du sol. Autrement dit, l'on a dépensé à Onex cinq fois plus de terrain qu'au square du Mont-Blanc, pour des espaces verts de moindre qualité.⁷

Cette observation a été affinée dans la recherche sur les villes suisses, en introduisant un indicateur spécial pour mesurer les clôtures. Tout se passe

“ Tout se passe comme si, saisi d'une phobie des clôtures, l'urbanisme moderne fonctionnait dans une pure logique d'éloignement. ”

comme si, saisi d'une phobie de clôtures, l'urbanisme moderne fonctionnait dans une pure logique d'éloignement: les immeubles sont séparés par de vastes espaces ouverts, verts et vides. Au contraire, les clôtures des jardins traditionnels sont très économes en sol: avec moins de 10% du sol affectés aux espaces verts, on peut réaliser des quartiers très verdoyants, les clôtures formant une sorte de sol supplémentaire où développer une végétation quantitativement faible, mais visuellement très présente.

¹ Sans être représentatifs, les deux corpus de référence ont été choisis selon une démarche analogue, ce qui rend leur comparaison au moins indicative.

² Moyenne d'environ 30% de la surface du sol.

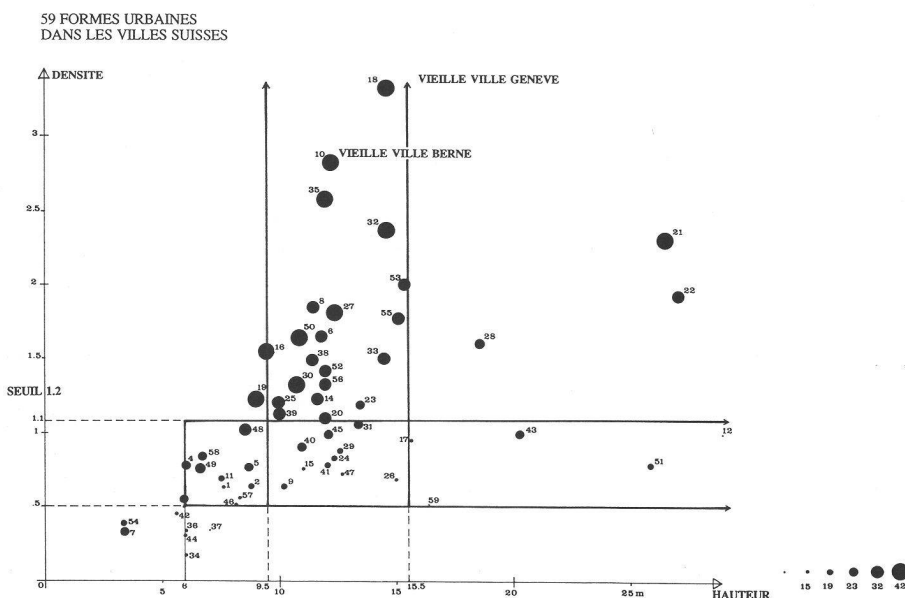
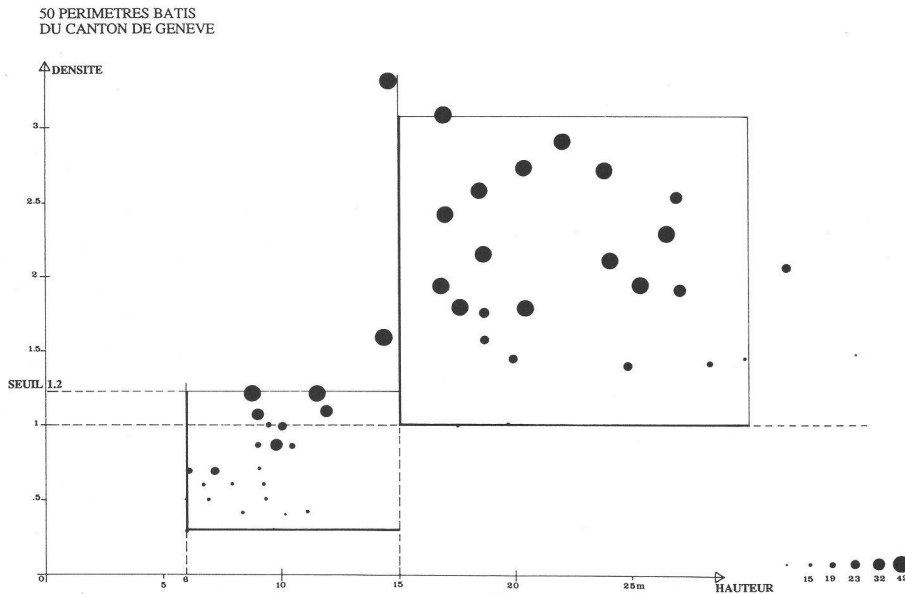
³ Moyenne 15 m à Genève contre 12 m sur l'ensemble des villes suisses.

⁴ Moyenne 17 m à Genève contre 12 m sur l'ensemble des villes suisses.

⁵ Martin Steiger et Rudolf Studeli, *L'indice d'utilisation*, Mémoire ASPAN N° 17, 1974.

⁶ Densité générale 2.8.

⁷ 33% d'espaces verts apparaissent comme le seuil séparant les formes urbaines construites en centre-ville des formes périphériques.



III. 7 – Répartitions des formes urbaines selon la densité générale et la hauteur moyenne des volumes:

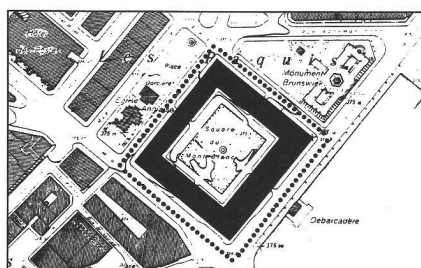
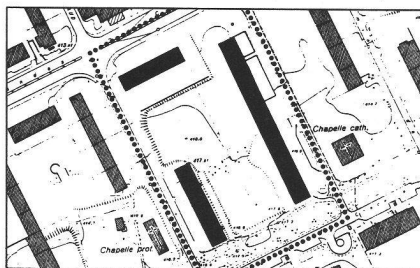
- a) Genève (50 formes);
b) Villes suisses (59 formes).

tres villes suisses: avec une emprise au sol comparable,² les volumes bâtis y sont plus épais³ et plus hauts.⁴

Faut-il voir un effet des règlements de construction ou un résultat de l'étroitesse du territoire?

c) Diversité et complexité

En réduisant les formes urbaines à des indicateurs chiffrés, nous pensions découvrir des relations stables entre les paramètres, mettre au jour une « mécanique des plans de masse ». Cet espoir

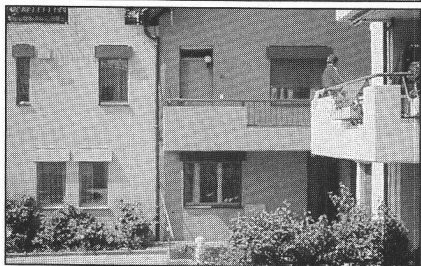
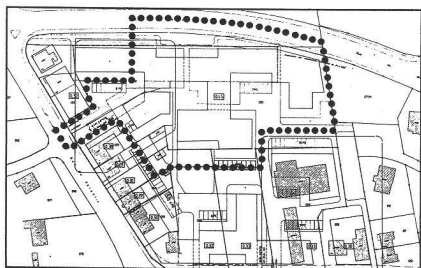


III. 8 — Onex, Morgines: 58% du sol occupé par les espaces verts.

III. 9 — Square du Mont-Blanc: 11% du sol pour les espaces verts.

a été déçu, ce qui constitue peut-être le résultat le plus important de nos recherches. En dehors de quelques relations triviales (par exemple, entre densité, emprise au sol et hauteur), nous n'avons pas rencontré de corrélations régulières entre indicateurs sur l'ensemble du corpus. Au contraire, il semble qu'il existe autant de structures de relations entre les paramètres que de types de formes bâties.¹

Or, sur ce plan également, les formes urbaines ne se laissent pas enfermer dans des typologies



III. 10 — Les Pugessies à Yverdon (Groupe Y).

préétablies. Ainsi, dans le corpus des villes suisses, le quartier des Pugessies à Yverdon² a résisté à toute tentative de classification (III. 10). Par ses gabarits, sa diversité et sa continuité, le quartier ressemble aux noyaux urbains anciens; mais par d'autres caractères, notamment la présence d'un parking souterrain, il se rattache aux petits ensembles groupés contemporains. Autrement

dit, les Pugessies n'appartiennent à aucun type préétabli, mais forment un type original, engendré par le processus de participation très exceptionnel que l'on sait.

La ville n'est pas une machine. Les formes urbaines ne forment pas un système fermé réglé par des relations mécaniques, mais un champ ouvert de possibilités quantitatives et qualitatives réservant une large part au choix et à l'invention. Si tout n'est pas possible en matière de plan de masse, on dispose toujours d'une grande liberté pour modifier un paramètre, réarranger un modèle, inventer une forme intermédiaire entre deux formes préexistantes, etc. La souplesse des formes urbaines permet de les adapter au plus près des circonstances historiques, sociales ou locales d'un projet d'aménagement. Autrement dit, il faut renoncer à l'idée que les plans de masse puissent un jour être programmés par ordinateur: choisir une forme de ville n'est pas une décision «pu-

“ Les formes urbaines ne forment pas un système fermé réglé par des relations mécaniques, mais un champ ouvert de possibilités quantitatives et qualitatives réservant une large part au choix et à l'invention. ”

rement technique », mais un choix social supposant une négociation selon les processus de décision en vigueur.

L'ouverture

« Nous aimerions un quartier aussi dense que Montchoisy, mais composé d'immeubles moins hauts et moins unitaires, plus proches du quartier des Tranchées, et avec des petits jardins clos comme à Carouge, tout en reportant les voitures en sous-sol comme à la Gradelle... » Un langage de références locales peut permettre une expression directe de la demande sociale, laissant aux techniciens le soin d'en maîtriser les implications techniques: faire la part de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas, assumer les implications de certaines préférences sur d'autres paramètres, signaler des alternatives inaperçues, etc. En matière de morphologie urbaine, la ville a surtout pour règles celles qu'elle veut bien se donner: de nouveaux outils de communication sont le moyen nécessaire pour rendre au débat social ce qui lui appartient, le pouvoir effectif de décider et d'inventer les formes urbaines.

*Richard Quincerot, Pierre Chappuis,
architectes-urbanistes,
Centre d'études techniques
en aménagement du territoire (CETAT),
Ecole d'architecture
de l'Université de Genève (EAUG)*

¹ Les corrélations entre indicateurs se réarrangent différemment suivant qu'il s'agit de quartiers du centre-ville, de banlieues discontinues ou d'ensembles périphériques (voir notre rapport de recherche FNRS).

² Réalisation du Groupe Y, conception 1977-1978, réalisation 1980-1987.